

LETTRES PORTUGAISES

José Joaquim Nunes : *Cantigas d'amigo*, Imprensa da Universidade, Coimbre. — Valentin Lamas-Carvajal : *Poesias*, selection et prologue par Juan del Valle, Bibliotheca de autores gallegos, La Corogne. — Manuel Lugris Freire : *Ardencias*, Lar, La Corogne. — Leandro Carré Alvarelos : *O Pecado alleo*, drama en tres actos, Zincke frères, La Corogne. — Villar-Ponte et R. Cabanillas : *O Mariscal*, Lar, La Corogne. — R. Cabanillas : *N'o Desterro*, Lar, La Corogne. — Armando Cotarelo : *Hostia*, Lar, La Corogne. — Memento.

Terre celtique, plus tard colonisée par les envahisseurs septentrionaux et notamment par les Suèves, le nord-ouest de la péninsule ibérique, ethnologiquement appelé territoire luso-galaïque, fut une pépinière d'hommes remarquables, qui mêlèrent hardiment le rêve à l'action. Les aïeux du grand Camoens étaient originaires de Galice, et ceux de l'immortel Cervantès vivaient en la cité d'Oureuse, qui appartient à la même province. Mais il est un fait de la plus haute importance pour l'histoire des Lettres, c'est que la musique et la poésie lyrique aient trouvé dans ce coin d'Europe leur patrie d'élection.

A tous ceux que peuvent intéresser les sources et l'évolution du lyrisme péninsulaire au Moyen Age, aux chercheurs que passionne l'étude des courants idéologiques et des modes d'expression poétique entrelacés les uns aux autres, la belle et récente édition critique des **Chansons d'ami** où M. José Joaquim Nunes a rassemblé, avec une sûre érudition, l'œuvre des troubadours gallego-portugais de l'époque du grand roi-poète Dom Diniz, apportera documentation et contentement. Le captivant volume est galamment dédié « aux femmes de Portugal et de Galice ».

Toutes les femmes du monde seraient sensibles, je pense, au charme de la suivante pièce, que je ne puis résister au plaisir de traduire :

En l'ermitage Saint-Siméon j'étais assise — et les grandes vagues ont entouré l'église — et je pensais à mon ami.

Je me tenais devant l'autel, en l'ermitage. — M'ont entourée les grandes vagues, — et je pensais à mon ami.

M'ont entourée les grandes vagues de la mer. — Je n'ai batelier ni rameur, — en attendant mon ami.

M'ont entourée les grandes vagues de la mer. — Je n'ai pas de pilote et ne sais point ramer, — en attendant mon ami.

Je n'ai batelier ni rameur. — Je mourrai, moi belle, en la grande mer, — en pensant à mon ami.

Je n'ai point de pilote et ne sais point ramer. — Je vais mourir, moi belle, en la haute mer, — en attendant mon ami.

Voilà qui a bien l'accent nostalgique d'un *sône* armoricain, et les parentés d'âme sont indéniables. C'est de la poésie atlantique.

Les érudits crurent longtemps que cette poésie lyrique si particulière était, tant pour la forme que pour le fonds, d'origine provençale ou *lemosine*. Toutefois, M. Theophilo Braga, avec son intuition souvent géniale, avait tenu à distinguer nettement les deux courants en vogue à l'époque de Dom Diniz : l'*Arte maior* qui use de l'endécasyllabe transpyrénéen (et qui célèbre selon un rite non seulement littéraire, mais templier, le culte de la Dame, la nécessité du secret, etc.) et l'*Arte menor*, essentiellement traditionnel et populaire, qui se sert de la *redondilha*. L'éminent érudit et folkloriste va même jusqu'à suggérer que certaines villanelles, la *serranilha* par exemple, pourraient provenir d'un vieux fonds basque, non aryen, et pense que l'on pourrait établir un rapprochement avec ces chansons péninsulaires et les formes lyriques de l'antiquité chaldéenne, révélées par les traductions de Smith et d'Oppert.

L'action des Arabes aurait provoqué la reviviscence de ce lyrisme intuitif.

Les travaux de l'illustre arabisant espagnol, M. Ribera y Tarrago, déjà signalés ici, ont donné la clef du problème, et restitué aux Gallego-portugais ce qui leur appartient en propre.

Les Arabes eux-mêmes leur ont emprunté la forme de *zejel*, qui a rayonné ensuite jusqu'aux frontières de l'Inde, à travers l'Afrique du Nord, la Syrie et la Perse. Le *zejel* est né en Andalousie vers la fin du ix^e siècle ; il eut pour créateur le poète aveugle Mocadem-ben-Moafa qui, à ses débuts, composa de nombreuses chansons en langue romane, avec refrain destiné à être repris en chœur, selon la coutume des bergers de Galice qui venaient chercher du travail en Andalousie. Dans son livre fortement documenté : *Les origines de la poésie lyrique en France*, M. Jeanroy reconnaît lui-même que les *Chansons d'ami* en particulier sont essentiellement péninsulaires, et ne sauraient trouver d'ascendance aux pays français.

Les convulsions politiques séparèrent pour toujours le Portu-

gal de la Galice, et celle-ci vit bientôt tomber son noble idiome, le plus musical de la péninsule, au niveau d'un dialecte purement rustique. Il y eut pourtant une brillante tentative de renaissance au ^{xv}^e siècle avec Macias el Enamorado, Villasandino, Jerena, dont les œuvres figurent au *Cancionero de Baena* ; puis le castillanisme triompha et il fallut attendre l'époque contemporaine pour voir ressusciter, avec Rosalia de Castro qui publia ses *Cantares Gallegos* en 1863, avec Eduardo Pondal, Curros Enríquez, la géniale endormie. Le signal décisif, comme on sait, fut donné par Manuel Murguía avec son *Histoire de Galice*. Le mouvement s'est étendu, approfondi ; les disciples aujourd'hui sont nombreux et pleins de talent. Ils ont le culte des grands précurseurs, qui furent les prophètes de la Race, et qui galvanisèrent les énergies somnolentes. Parmi ces bons ouvriers de la première heure, Eduardo Pondal semble un barde celte venu de Galles ou d'Irlande ; il prophétise avec l'accent d'un Aneurnin ou d'un Taliésin ; Curros Enríquez sonne l'appel des courages, le réveil de la Race. Tous deux font vibrer à l'occasion sur la lyre la corde d'acier, cependant que Valentin Lamas-Carvajal laisse volontiers mourir dans un soupir plaintif et nostalgique l'éclat vigoureux de ses préludes. Il excelle à traduire avec douceur ou véhémence les plus délicats et subtils mouvements de l'âme. Son vers semble reproduire tour à tour le bruit du vent de mer dans les pins, le soupir de la brise dans la ramure des châtaigniers, le sanglot des eaux vives sur les pierres. Nul, depuis Rosalia de Castro, dit M. Juandel Valle dans la préface au délicieux florilège qu'il nous donne de ses **Poésies**, n'a su célébrer choses et gens de la terre ancestrale avec plus de chaude ferveur. Les diverses pièces du volume ont été empruntées aux trois recueils publiés successivement par le poète : *Epines, feuilles et fleurs, La Muse des villages, Nostalgies de Galice*. Carvajal possède le secret de la grâce, et je ne sais rien de plus intensément lyrique et tendrement vibrant que les strophes intitulées *Le parler des fées* :

Parle-moi dans la langue du terroir chéri,
S'il est vrai que tu aies de l'amour pour moi !

Valentin Lamas-Carvajal a chanté pour trouver la consolation de ses peines. Il a la tendresse et le charme d'un Brizeux, et son œuvre a dû éveiller plus d'une vocation, celle d'un Noriega